

1. Catherine Tauveron (dir.) : *Lire la littérature à l'école : pourquoi et comment conduire cet apprentissage spécifique ? De la GS au CM*. Paris : Hatier, 2002 (Pédagogie)

2. Nous ne nous attarderons pas sur les principes ici, très clairement résumés dans l'introduction de cet ouvrage, convoquant une bibliographie qui devient classique mais qui est ici rappelée avec un grand sérieux par les différents auteurs pour chaque chapitre.

3. Cf. les travaux de B. Devanne.

4. On pourra bientôt faire un bilan plus exhaustif sur cette question. Soulignons cependant que certaines maisons d'édition n'hésitent pas à publier les titres de la liste officielle, confondus avec d'autres titres librement choisis... et curieusement dépourvus de toute qualité littéraire. On trouve ainsi la collection du Bibliobus chez Hachette qui présente quatre titres pour le prix de deux... et marche tranquillement à contre-courant des injonctions ministérielles concernant la littérature à l'école.

5. Rappelons qu'un premier ouvrage dirigé par Rosine Lartigue : *Vers la lecture littéraire au cycle 3*, avait été publié en 2001 au CRDP de Créteil dans la même collection. Quoiqu'antérieur aux nouveaux programmes, il défrichait le terrain des apprentissages littéraires au moyen de fiches plus accessibles, construites autour des notions de personnages, de narrateur, etc.

La Culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi

Bernard Lahire

La Découverte, 2004

29 €

La sociologie de la culture s'est depuis ses débuts attachée à démontrer et dénoncer les inégalités, et les effets de la légitimité culturelle, en un schéma classique qui pourrait être résumé simplement : dans une société différenciée, la culture légitime et dominante est celle des classes dominantes, la culture dominée celle des classes dominées. Ainsi, au fil des enquêtes statistiques, les constats ne varient pas : les inégalités d'accès à la culture persistent, quelles que soient les discours et les mesures de démocratisation. Par ailleurs, la légitimité n'existe pas sans la croyance en son bien-fondé, qui serait partagée par tous les membres de la société. Enfin, toujours selon la théorie de Pierre Bourdieu développée notamment dans *La Distinction*¹, les individus témoigneraient d'une grande cohérence dans leurs goûts, et les principes d'appréciation ne varieraient pas d'un domaine à un autre.

Si Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, dans *Le Savant et le populaire*², avaient déjà nuancé cette théorie, en dénonçant le légitimisme sous-jacent à l'hypothèse de classes dominées socialement et culturellement, le livre de Bernard Lahire permet, dans le même sens, d'affiner, voire de remettre en cause les conclusions de *La Distinction*. Mais il ne s'agit nullement, à l'inverse, de verser dans une sociologie du goût enchanté, ou de l'individualisme-roi : fondé notamment sur un retraitement des données de l'enquête *Pratiques culturelles des Français 1997*³, soit la dernière édition, *La Culture des individus* réaffirme d'une part l'existence et le rôle de la hiérarchie culturelle, et d'autre part le poids des déterminants. Mais la hiérarchie culturelle ne s'exerce pas partout ni toujours avec la même force. Ainsi, il existe des marchés « francs » où elle n'a pas cours : la culture fan, la culture religieuse, etc. sont autant d'endroits où la légitimi-

mité n'est pas celle des « dominants ». L'auteur nous invite, dans le même temps, à un changement d'échelle et à envisager, non plus le groupe, ou la classe sociale en tant que tout, mais la dimension inter-individuelle (les divers individus d'un même groupe) et intra-individuelle (les variations à l'intérieur d'un même individu).

La méthode employée combine alors les profils statistiques, établis selon les divers degrés de légitimité des pratiques déclarées, et des portraits élaborés suite à des entretiens approfondis. Les résultats des deux approches convergent et se complètent : quels que soient le milieu social, le niveau de diplôme ou l'âge, il est plus probable de rencontrer des profils « dissonants » que « consonants » : « la frontière entre la légitimité culturelle (la « haute culture ») et l'illégitimité culturelle (la « sous-culture », le « simple divertissement ») ne sépare pas seulement les classes, mais partage les différentes pratiques et préférences culturelles des mêmes individus, dans toutes les classes de la société » (p. 13). La théorie du transfert des dispositions, développée par Bourdieu, doit ainsi être fortement nuancée, et ce même chez les individus fortement diplômés : ce n'est pas parce que l'on a des pratiques très légitimes dans un domaine (par exemple la lecture) que cette légitimité s'observe en matière de musique, ou de télévision.

Car il s'agit bien ici d'étudier des pratiques, et non des goûts : la soixantaine de portraits individuels témoignent de la variété des engagements dans une même pratique : du second degré à la curiosité, de la détente à l'accompagnement, de la pratique choisie ou subie (parce qu'un membre de la famille, par exemple a choisi le programme à la télévision), il est dans de nombreux cas abusif de déduire d'une déclaration de la pratique un goût pour celle-ci, un véritable investissement personnel, voire une « préférence ».

Mais constater les variations ne suffit pas, encore faut-il les expliquer. Doit-on y voir le résultat d'un processus historique, qui verrait s'effriter les valeurs de la Culture ? Il est certain, et les travaux des historiens de la culture le montrent bien, que les légitimités culturelles ne sont ni figées ni universelles. Le respect de l'œuvre et du texte, tel que nous le connaissons aujourd'hui, a mis des siècles à s'imposer, et le théâtre en est un des meilleurs exemples : séparation du public et de la scène, interdiction de changer la fin, d'improviser ou de mélanger texte original et chansons de son cru, etc. n'allaient pas de soi du temps de Shakespeare... Néanmoins, il est difficile, selon l'auteur, de véritablement comparer les époques : en effet, si les données de *La Distinction* étaient retravaillées dans ce sens, ne risquerait-on pas de trouver, également, des profils bigarrés, des « nuanciers » de pratiques qui semblent caractéristiques de notre époque ? Ne mesure-t-on pas, en même temps qu'une évolution des pratiques, un affaiblissement du poids de la croyance en la légitimité, qui ferait qu'on ose peut-être plus facilement avouer aujourd'hui des pratiques dérogeant avec son niveau social ou scolaire ? Ces précautions prises, il est cependant possible de mesurer certains facteurs d'explications, structurels comme individuels : ainsi, la culture légitime a perdu de son pouvoir au sein même de l'école, et la dévaluation du capital littéraire et artistique, au profit de la culture scientifique et technique influe sans conteste sur les pratiques culturelles. Au sein même de l'école, l'effort porte sur la culture littéraire, et dans les profils des individus dont la position sociale s'explique par une scolarisation réussie, l'empreinte de la culture légitime, manifeste dans le domaine de la lecture, est bien moindre pour les autres activités (que l'on pense à la place réservée à la musique, ou à la culture artistique, dans les programmes scolaires...). De la même façon, l'avènement d'une culture de divertissement et du mélange des genres dans les médias (des émissions comme *Tout le monde en parle* ou *On ne peut pas plaire à tout le monde* posent ainsi le

mélange des genres comme principe) donne peut-être plus d'occasions de panacher ses choix.

Par ailleurs, rappelons que la théorie de Bernard Lahire s'inscrit dans une sociologie de la socialisation et des dispositions. Les différents contextes socialisateurs permettent ainsi d'expliquer la variabilité des pratiques : un individu est socialisé dans sa famille, et il faudrait encore distinguer le rôle des différents membres, à l'école, puis dans son métier, dans son couple, dans sa famille. L'auteur met ainsi en évidence le rôle des mobilités individuelles, des ascensions sociales qui, même si elles ne sont pas forcément de spectaculaires traversées de l'espace social, sont bien plus fréquentes que ne les mesurent les grandes catégories des tables de mobilité sociale.

De la même façon, les influences relationnelles, et notamment les changements de milieux ou d'habitudes causés par le conjoint(e) (et en l'occurrence, c'est souvent l'homme qui est sous influence de sa femme...) apparaissent nettement dans l'analyse des entretiens. Ainsi, aux principes de « distinction » sociale, où chacun choisirait ses pratiques en fonction de son appartenance sociale, doivent être désormais ajoutés les principes de distinction entre individus d'un même groupe (qui vont par exemple susciter des jugements en termes de classe d'âge « c'est ringard », ou de genre « c'est pour les filles »), et de distinction « de soi » : si les pratiques culturelles et les légitimités ont une histoire, elles s'inscrivent en effet dans l'histoire personnelle de chaque individu, qui peut ainsi se démarquer, se distinguer d'un état antérieur de sa biographie, comme en témoignent, dans les entretiens, les récurrences des autoévaluations en terme de maturité ou d'évolution, voire de luttes contre soi et ses mauvais penchants... preuve s'il en est que l'examen des cas individuels permet de revenir, d'une autre façon, aux réalités des fonctions sociales de la culture légitime dominante.

Christine Détéz

1. Pierre Bourdieu : *La Distinction*, Paris, Minit, 1979
2. Claude Grignon, Jean-Claude Passeron : *Le Savant et le populaire*, Paris, Gallimard/Seuil, 1989.
3. Olivier Donnat : *Les Pratiques culturelles des Français. Enquête 1997*, Paris, La Découverte, 1994.